

✓ Nokr P0039

S. de Pury
✓

UNE VIE AU SERVICE DU MAITRE

Sœur Sophie de Pury.

Quoique morte elle parle encore.
Hébr. XI, 4.



NEUCHÂTEL
IMPRIMERIE DELACHAUX ET NIESTLÉ

1901



Une vie au service du Maître.

EDOUARD DE PURY MARVAL

NEUCHÂTEL

AVENUE DU PEYROU, 2.



Sœur SOPHIE DE PURY

UNE VIE

AU SERVICE DU MAITRE

Sœur Sophie de Pury.

Quoique morte elle parle encore.
Hébr. XI, 4.



NEUCHÂTEL
IMPRIMERIE DELACHAUX ET NIESTLÉ

1901

Une vie au service du Maître.

Sœur SOPHIE DE PURY

Quoique morte, elle parle encore.

Hébr. XI, 4.

Amour et fidélité ; ces deux mots nous semblent résumer la carrière de celle dont nous voulons essayer de retracer aujourd'hui la vie.

Sophie de Pury naquit à Neuchâtel le 31 août 1834, sixième enfant d'une famille nombreuse. Son père étant mort peu d'années après, laissant la plupart des enfants en bas âge, ce fut leur mère, sainte femme dans la plus haute acception du mot, qui dut prendre sur elle toute la charge de l'éducation de ses quatre fils et de ses quatre filles. Ce fut avec vaillance et sérieux qu'elle assumait cette responsabilité, s'efforçant avant tout de leur inculquer la crainte de Dieu et le sentiment du devoir.

Sophie chérissait particulièrement cette pieuse mère, et chacun des désirs de celle-ci était sacré pour la petite fille. En voici un exemple : Pendant

l'été de 1845, elle partit joyeusement, accompagnée de sa sœur cadette, pour faire un séjour à la campagne, chez leur excellente grand'mère¹.

Les charmes de Bellevue étaient grands pour les enfants ; l'escarpolette, le chemin creux où les fourmis-lions offraient de nombreux pièges aux fourmis imprudentes, le champ où les fillettes couraient s'emparer de poignées d'épis laissés complaisamment à leur disposition par les moissonneuses afin d'enrichir la gerbe d'une pauvre glaneuse, surtout la tendresse de la vénérable aïeule, tout aurait pu faire de ce séjour un temps délicieux pour nos deux sœurs, si une ombre n'était venue en rompre le charme.

Par une belle après-midi, l'une des bonnes emmena les fillettes faire une grande promenade. Il faisait chaud, on avait bien marché, et arrivées sur une colline d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur le lac et les Alpes, la femme de chambre offrit à nos petites promeneuses une agréable collation. Malheureusement, par on ne sait quelle idée absurde et déloyale, avant de leur partager les fruits, elle défendit aux enfants d'en parler à leur grand'mère ! Sophie resta consternée ! une des dernières recommandations de leur mère avait été

¹ M^{me} de Pury Jacobel.

de ne rien accepter sans l'autorisation de la bonne aïeule. Elle le dit aussitôt à la domestique qui persista dans sa défense. Triste et affamée, la consciencieuse enfant vit les fruits disparaître l'un après l'autre dans la bouche de sa cadette, moins scrupuleuse ou plus terrorisée qu'elle ; mais elle tint bon et résista à toutes les sollicitations.

Cette fidélité à remplir minutieusement tous les détails d'une tâche imposée par sa mère, nous la retrouvons plus tard chez la jeune fille plus âgée. C'était encore en été ; la famille était réunie à Monlézi, maison sur la montagne où l'on passait chaque année le temps des vacances. Désireuse que sa fille acquit quelque expérience dans les travaux du ménage, M^{me} de Pury lui avait demandé de faire une gelée de groseille, lui expliquant que le sirop monterait en bouillonnant un certain nombre de fois, et qu'après la troisième ou la quatrième onde elle pourrait enlever le chaudron. Des heures s'étaient écoulées et Sophie ne paraissait plus ; enfin, en passant, quelqu'un l'aperçut assise devant le foyer de la cuisine ; comme on lui demandait ce qu'elle faisait là : « J'attends ma quatrième onde ! » répondit-elle. La gelée n'était plus qu'un mastic brun et dur qui servit encore à régaler les jeunes membres de la famille ;

on en rit beaucoup, mais on aurait pu faire mieux et l'admirer.

L'école fut pour la jeune fille une source intarissable de jouissances ! Elle avait le bonheur de posséder une sœur d'un an plus âgée qu'elle, sa compagne des bons et des mauvais jours ; étude, jeux, joie ou douleur, tout leur était commun.

Ensemble, Hélène et elle partaient de bonne heure le matin pour le petit externat situé à l'autre bout de la ville, où, sous l'excellente direction de M^{mes} Gallot, elles s'initiaient aux beautés des classiques et apprenaient à aimer tout ce qui est beau, bon et bien ! Une ou deux des compositions de l'élève de ce temps-là, dénotent déjà chez elle un sérieux et une élévation de caractère peu fréquents à cet âge. Mais l'étude ne l'empêchait pas de se livrer avec délices à tous les petits bonheurs de sa vie d'écolière ! Une fleur des champs, un gai refrain, une course folâtre avec ses compagnes, tout était pour elle sujet de joie, et elle mettait à tout une grâce pleine d'une charmante naïveté ! Que de bons rires, que d'aventures le long du chemin lorsque, en bandes joyeuses, on s'en revenait les bras chargés de livres, le nez en l'air.

Après plus de cinquante ans, ses deux amies de classe, Nathalie et Marie se souviennent sans doute

encore du jour mémorable où, en compagnie des deux sœurs, babillant et courant, les quatre étourdis se trouvèrent tout à coup étendues au fond d'un fossé, creusé par les paveurs au travers de la rue, et auquel aucune d'elles n'avait pris garde !... Et les vacances ! la grande voiture qui emmenait à la montagne jeunes et vieux, sans oublier le chat, les cochons de mer, les poules ! et une fois là-haut, que d'éléments pour l'activité, pour l'entrain de Sophie. Frères et sœurs se dispersaient dans la forêt, armés de pioches, de râteaux, et bientôt les sentiers détériorés par les longs mois de frimas, débarrassés de leur couche épaisse de feuilles mortes, invitaient les promeneurs à y venir diriger leurs pas ou à s'asseoir sur les bancs de mousse à l'ombre des grands sapins. On s'en retournait alors à la maison, avec une charge de bois mort qui devait flamber, pendant les soirées brumeuses, dans la cheminée du salon, où l'on formerait un cercle joyeux, chacun aiguisant son esprit par toute espèce de jeux, énigmes, bouts-rimés, pendant que le corps se délasserait des travaux fatigants de la journée. A tous les exercices du corps et de l'esprit, Sophie mettait un enjouement, un entrain infatigable ! Qu'il s'agît, avec de nombreux amis, de se transformer en bande de voleurs, et de s'enfuir à

travers bois et pâturages pour échapper à la troupe des gendarmes ; qu'il fallût, agile et légère, s'élancer sur une planche glissante du haut en bas d'un crêt escarpé ; ou, qu'en face des sommités de la Clusette et du Creux-du-van, assis sur un banc champêtre, on se livrât aux douceurs de la poésie et du chant ; ou enfin, entourant la bonne mère de famille, se rendait-on un panier au bras, dans quelque maison isolée, pour réjouir, réconforter une pauvre malade, l'une des premières au jeu, au travail, comme aux œuvres de charité, c'était celle que Dieu destinait à devenir sa servante.

Les jours d'école avaient pris fin, mais non les progrès intellectuels de la jeune fille, qui continuait à se développer soit par l'audition de cours académiques, soit par de solides lectures faites en famille. Elle utilisait aussi les excellentes leçons d'histoire reçues autrefois, en se chargeant de cette branche d'enseignement auprès de sa sœur cadette. Les fillettes de son groupe à l'école du dimanche étaient un objet d'intérêt sérieux pour leur monitrice ; elle les invitait chez elle, les visitait afin d'apprendre à connaître leurs familles et priait pour chacune suivant ses besoins particuliers. Son cœur la poussait auprès des vieilles femmes, chez lesquelles elle aimait à s'asseoir, écoutant l'histoire de leurs infirmités, leur

faisant une lecture, et de retour à la maison saisissait un grand tricot et faisait mouvoir les aiguilles agilement pour être bientôt à même d'envelopper les épaules d'une pauvre rhumatisante d'un châle chaud et moelleux. Perdre son temps, c'était pour elle une chose impossible ; elle agissait toujours d'une manière ou d'une autre, et l'on a retrouvé dans ses papiers une petite épigraphe, souvenir d'une fête de famille, où pour la plaisanter sur son activité dévorante, on lui avait fait présent d'un étui à crochets accompagné de ces vers :

Sophie est si diligente,
Que pour occuper ses doigts,
A peine elle se contente,
De trois crochets à la fois !

C'est au milieu de cette vie tout ensoleillée qu'une voix austère se fit entendre de plus en plus fort dans le cœur de la jeune fille. « Sors, disait la voix, comme jadis au père des patriarches, sors de ta patrie et de ta famille, et va-t'en au pays que je te montrerai ! » Quitter ses chères occupations, ses amies d'enfance, ses études, son pays et surtout sa mère bien-aimée, ce n'était pas possible ! Oh ! non, non pas cela ! elle voulait servir le Seigneur avec joie, de toutes ses forces, mais là où elle était

si heureuse ! . . . Et la voix plus impérieuse parlait plus haut, plus souvent. Cette voix, elle la connaissait bien. Lorsque, en 1850, avec sa sœur Hélène, elles avaient été passer trois mois de bonheur et de bénédiction aux Verrières, chez M. le pasteur Delachaux, afin d'y terminer, dans la retraite, leur instruction religieuse et d'y être reçues membres de l'Eglise, elles avaient appris à reconnaître la voix de Celui à qui elles se consacraient, et Sophie était bien décidée à obéir toujours, fût-ce aux dépens de sa propre vie, au Sauveur qui lui avait donné la sienne ! Le moment était venu de montrer sa fidélité ; mais la lutte fut longue, pleine d'angoisse, d'autant plus que, de peur de donner un corps à la pensée qui la hantait, elle n'osait en parler à personne, pas même à sa sœur Hélène, pas même à sa tendre mère.

Fidèle avait été la fillette à l'heure de la tentation, fidèle fut la jeune fille en face du déchirement demandé par son Maître. Avec larmes, mais avec décision, elle répondit : « Ta volonté et non pas la mienne ! » Alors la paix rentra dans son cœur.

Sa mère, à qui elle put enfin révéler son secret, comprit et partagea ses sentiments et lui demanda seulement d'attendre d'avoir atteint l'âge de vingt-

deux ans; Sophie fut heureuse de cette décision et se prépara dans le silence et le travail à sa nouvelle vocation¹. Elle étudia surtout l'allemand, car c'était à Strasbourg, d'où venaient les sœurs de nos hôpitaux, qu'elle pensait demander son admission. Voici quelques passages de la lettre qu'elle écrivit au comité de la maison des diaconesses, à cette occasion :

« J'ai la conviction profonde que je suis appelée à cette vocation par le Seigneur, j'espère avec son secours tout-puissant le glorifier et le servir dans cette œuvre sérieuse. Je sens vivement mon néant devant une tâche pareille, mais je sens tout aussi vivement que Celui qui m'appelle, me fera part de ses trésors de force, de lumière, et c'est uniquement sur ses promesses que je me fonde. »

On pouvait dès lors être sûr du sérieux avec lequel la jeune diaconesse se mettait à l'œuvre, et les membres du comité le furent plus encore lorsqu'à son admission solennelle, à la question qui lui fut adressée : « Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'en devenant diaconesse, vous faisiez la volonté de Dieu ? » elle répondit : « Parce que ce n'était pas la mienne. » C'est dans le mois d'octobre

¹ M. le pasteur F. Godet fut un des premiers initiés à son secret. (Voir p. 43.)

1856 que M^{me} de Pury conduisit sa fille à Strasbourg, où elle fut reçue avec affection par M. le pasteur Hærter, le vénérable fondateur de cette branche d'activité chrétienne en Alsace.

La nouvelle ouvrière du Seigneur se mit au travail avec courage et fidélité, mais non sans verser bien des larmes. Quel contraste entre son doux foyer domestique et la vie, les règlements austères de la maison des diaconesses ! le mal du pays, son inexpérience, lui rendaient la tâche particulièrement difficile, et sa conscience scrupuleuse changeait pour elle une étourderie, un petit accident en un sujet d'humiliation et de douleur ! Ce noviciat fut rude, mais que de bénédictions en résultèrent dans la suite, lorsque, devenue sœur directrice, forte de ses souvenirs des jours d'épreuve, elle eut à consoler, encourager et guider les nouvelles venues ! L'ouvrage ne l'effrayait pas, elle tint à passer par tous les différents stages qui font l'éducation complète de la diaconesse ; soin des malades, entretien des chambres, pharmacie, cuisine même, elle entreprit avec vaillance tous les services possibles et, à mesure qu'elle croissait dans l'estime de ses supérieurs, elle devenait plus apte à remplir plus tard n'importe quelles fonctions. En entrant dans l'œuvre, elle s'était promis de recevoir tout

ordre donné comme venant du Seigneur lui-même; ce respect vis-à-vis de l'autorité, lui facilita sa tâche et elle le conserva toujours.

Membres du comité, pasteurs, médecins, sœurs directrices, tous se souviennent de la politesse pleine de dignité qui signalait tous ses rapports avec eux.

Lorsqu'elle fut elle-même appelée à commander aux autres, elle exigeait le même respect de ses subordonnées. Un acte, une simple parole d'indiscipline de leur part lui causait une vraie consternation ! Mais que de calme et de douceur dans sa manière de remettre à l'ordre l'esprit rebelle. On en jugera par le trait suivant : Une novice à laquelle elle demandait de laver une fenêtre élevée, ayant répondu ne pouvoir le faire de peur de prendre le vertige : « Eh bien, ma chère, c'est moi qui le ferai ! » répondit sa directrice; et, ce jour-là, on put voir sœur Sophie, déjà âgée et considérée comme une des principales de la communauté, grimpée au haut d'un escalier portatif et lavant les fenêtres devant une jeune novice, confuse et tremblante. On dit que la leçon n'eut pas besoin d'être renouvelée. Une autre fois, sœur Sophie exerça son don d'autorité vis-à-vis d'un voleur, découvert dans la cuisine, emportant quelques ustensiles à

l'heure où les sœurs du ménage faisaient leur dernière ronde. Sœur Sophie, appelée en toute hâte, s'adressant au coupable avec sa dignité tranquille : « Attendez, lui dit-elle, ne partez pas avant que la police que j'ai fait chercher, soit arrivée ! » Et l'homme attendit.

Lorsqu'elle fut appelée aux soins directs des malades, sa chaude sympathie, la part profonde et affectueuse qu'elle prenait à leurs maux, faisait autant de bien que ses soins empressés.

Elle souffrait de leurs souffrances et priait avec eux et pour eux ; la santé de leur âme lui tenait à cœur plus encore même que celle de leur corps.

Un savant naturaliste ayant demandé d'être admis pour un long traitement dans une chambre de première classe, c'est à elle qu'incomba la charge du nouvel arrivant. Après avoir demandé à Dieu courage et sagesse, elle dit à l'éminent professeur que l'usage de la maison était de faire un culte chaque jour auprès des malades. « Faites, ma sœur, d'après votre habitude, » répondit-il d'un ton peu encourageant. Et déployant un grand journal il se mit à lire de son côté pendant que la jeune diaconesse commençait son culte à haute voix. Jour après jour, avec fidélité, et sous le regard du Seigneur, elle continuait son œuvre ingrate, en

apparence du moins, lorsque, en levant les yeux un matin, elle s'aperçut que le journal ne remuait plus dans la main de celui qui le tenait, et qu'il servait seulement d'écran pour cacher la figure du malade. Ce premier succès encouragea la fidèle servante du Sauveur, et elle reçut enfin la récompense tant désirée, en voyant ce savant, esprit fort, arriver peu à peu à la foi et mourir dans la paix de Jésus.

Son cœur débordant d'amour et de compassion trouvait largement à faire usage de ses dons dans l'œuvre multiple au milieu de laquelle elle se mouvait. Chaque misère, chaque souffrance du corps ou de l'âme était pour elle un sujet de douleur et elle s'efforçait de les soulager. S'il s'agissait de secours pécuniaires à distribuer, sa main et sa bourse s'ouvraient toutes grandes, si grandes qu'elles se trouvaient bientôt vides. Il fallait alors recourir à des expédients, et, quand elle recevait quelque remontrance de sa famille à qui elle avait confié son embarras, elle répondait par quelques mots pleins d'un repentir comique, promettait de se faire sage, économe.... et recommençait de plus belle ! Ce fut sans doute dans un de ces moments de disette qu'elle fêta l'anniversaire d'une sœur, son amie intime, en lui envoyant quelques brins d'herbe et deux fleurs attachées par un petit nœud de ruban

sur une carte où étaient écrits ces mots : « Celui qui est si pauvre qu'il n'a rien à offrir, s'en va dans les champs et y cueille deux marguerites ! »

Faire plaisir à quelqu'un, organiser une aimable surprise, c'était une fête pour sœur Sophie, et elle s'en réjouissait d'avance, comme un enfant.

Les jours de naissance se multipliaient autour d'elle, les occasions de fêter ses amis se multipliaient d'autant plus et l'on peut se demander où notre diaconesse trouvait le temps de faire face à tout. On se souvient par exemple à la maison-mère de ce 31 octobre, où pour célébrer cet anniversaire de la fondation de l'œuvre, chaque sœur en arrivant à sa place à table, vit devant elle un petit bouquet debout dans un étui blanc ; autant de boîtes d'allumettes sur lesquelles sœur Sophie, la mère de famille, avait collé du papier dans tous ses moments de loisirs et qu'elle avait ainsi transformées en jolis vases à fleurs pour ses enfants au nombre de plus d'une centaine.

D'autres fois, c'était le jour de l'an ; chaque couvert avait, pour l'orner, une élégante plaque de chocolat Suchard. D'un mot gracieux, elle embellissait les choses les plus simples. Ayant visité la tombe de la sœur d'une de ses amies, elle envoya à celle-ci quelques fleurs. « Voici, écrivait-elle, des

marguerites *du petit jardin* de ta sœur, elle en cueille de plus belles là-haut ! » A force de penser aux autres et de travailler pour les autres, la diaconesse se fatiguait et sa santé réclamait quelques semaines, quelques jours ou du moins quelques heures de repos ; c'était la nature qui lui offrait sa récréation préférée. Le poids des soucis de sa tâche pesait parfois lourdement sur elle, mais à peine avait-elle franchi les remparts de la vieille cité, qu'elle se sentait restaurée. Entre les rails d'une petite station de campagne qui dessert le sud de la ville de Strasbourg, elle aperçut un jour une petite fleur jaune qui avait poussé on ne sait comment dans les graviers. « Quel bonheur ! nous allons commencer un bouquet. » L'une des dames du Comité, M^{lle} Lucie Berger, momentanément à Baden, l'ayant invitée pour causer affaire avec elle, voulut lui accorder une après-midi de détente et prit une voiture pour l'emmener à la montagne ; malheureusement le ciel s'assombrit et se couvrit de nuages menaçants. Comme notre diaconesse demandait à ses compagnes de route de s'unir à elle pour prier Dieu d'empêcher la pluie, on lui fit remarquer que les agriculteurs souffriraient de la sécheresse. « Eh bien, répondit-elle, le Seigneur est tout-puissant ; il peut nous donner le beau et la

pluie aux paysans ! Et, voici, sa foi candide ne fut pas confondue ; tandis que nos promeneuses jouissaient du haut de l'*Ihburg* d'une vue splendide, en bas, dans la vallée, une ondée bienfaisante tombait à flots sur la terre altérée. « Le Seigneur est bien aimable ! » s'écria alors sœur Sophie avec reconnaissance.

Les jours qu'elle pouvait passer dans les montagnes étaient à la fois pour elle un temps de retraite religieuse et de rafraîchissement pour le cœur et le corps.

Lorsqu'elle avait pu atteindre, soit une clairière ombreuse où gazouillait un clair ruisseau, soit une cime élevée, elle se plaçait en face de cette nature bienfaisante, tirait de la poche de son grand tablier bleu, son cher petit volume d'Hymnes du croyant, et se mettait à chanter à son Père céleste, le cœur plein d'amour et de gratitude, plus heureuse, plus reconnaissante encore si elle était accompagnée dans sa retraite d'une amie avec laquelle elle pouvait partager ses impressions.

Après ces petites escapades, elle avait un grand plaisir à en faire le récit dans ses lettres à sa famille ; récit plein d'humour et de gaieté. Elle racontait de même les divers incidents de sa vie journalière lorsque ses occupations lui en laissaient le temps.

Son élasticité d'esprit savait mêler dans sa vie si sérieuse, un élément d'enjouement qu'elle faisait partager aux siens.

Mais c'était surtout son séjour annuel de vacances dans sa chère patrie, chez ses bien-aimés, qui remplissait d'avance son cœur d'espérance et de joie durant de longues semaines ! Elle partait chargée de présents à faire, de volumes à lire, d'ouvrages à terminer ; ne se disant point que le temps passerait bien vite et ne suffirait pas à la moitié de ses projets ; elle oubliait chaque fois les leçons de l'année précédente et ses plans recommençaient radieux et innombrables.

Voici sa ville natale baignant ses pieds dans les flots bleus du lac, et la ceinture argentée des Alpes neigeuses ! Voici le Val-de-Travers si verdoyant où elle a passé tant d'heureux jours chez sa bien-aimée aïeule maternelle et chez ses bonnes tantes ¹ ; voici enfin sa montagne, Monlézi ! et sa famille est là qui l'attend ; sa mère, sa mère chérie ! Que de bonheur ! En fallait-il du temps pour tout entendre, tout revoir ! Puis il fallait de longues nuits pour se reposer des veilles, et pourtant, quel dommage de perdre ainsi une partie de ces instants si précieux ! Pour se délasser de ses fatigues, elle inventait d'au-

¹ Le château de Travers.

tres fatigues, reprenant les courses aventureuses d'autrefois, s'égarant dans les chemins même les plus connus, ne calculant ni le temps ni la distance — avait-elle jamais su calculer? — et trouvant moyen de perdre en route son sac, son parapluie, voire même un jour son chapeau de diaconesse, qu'on retrouva le lendemain sur le haut d'une barrière de pâturage! Les bons fous-rire de jeunesse qu'on reprenait alors, et comme cela faisait oublier les soucis, les fardeaux du reste de l'année! Et quand le moment du départ sonnait, bien trop tôt pour tous, comme elle tâchait de reprendre vaillamment le chemin du devoir en répétant aux siens: « Je suis prisonnière de Christ! » Oui, elle l'était, elle voulait l'être. On le vit bien lorsque, en décembre 1887, le vote des sœurs l'ayant nommée leur Supérieure, le Maître auquel elle avait consacré sa vie lui donna la force, le courage dont elle avait besoin, et lorsqu'elle dut faire la promesse solennelle de remplir fidèlement la charge qui lui était confiée, à la formule habituelle: « Oui, je le promets avec l'aide de Dieu! » elle ajouta dans un élan du cœur: « Et avec joie! »

Mais les années apportaient bien des changements au foyer domestique. Douce et douloureuse fut pour la diaconesse la tâche d'entourer de ses

soins sa tendre mère pendant les dernières semaines de sa vie ! Ce fut un privilège précieux dont elle fut profondément heureuse et reconnaissante ; mais dans son cœur s'était fait un vide que rien, dès lors, ne put combler. De nouveaux départs se succédèrent, de nouvelles tombes se creusèrent ; mais ce n'est pas sur la terre que sœur Sophie cherchait ses bien-aimés disparus ! ce n'est pas en vain qu'elle aimait tant à contempler le ciel !

Une fois qu'elle fut devenue sœur supérieure, elle tint à ne partir que la dernière pour ses vacances ; comme le capitaine d'un navire, elle licenciait tous les hommes de son équipage avant de quitter le bord elle-même, et c'est ainsi qu'elle se trouva à plus d'une reprise n'être libre qu'en automne ou même au commencement de l'hiver. Il n'était plus question dès lors de ses séjours à son cher Monlézi, mais Dieu y avait pourvu autrement ! Un de ses frères, avec lequel elle avait plus d'une analogie de caractère et qui la comprenait tout particulièrement, était pasteur dans une des vallées les plus élevées du Jura, et c'est là que, loin de l'agitation de la ville, elle avait encore la joie de retrouver dans le paisible presbytère des Ponts la vie de famille, le repos et les courses de montagne qui la délassaient si bien ! A quelque saison qu'elle arri-

vât, elle partait pour de longues promenades dans la forêt, et les habitants du village disent l'avoir toujours vue revenir les mains pleines, si ce n'est de fleurs, au moins de rameaux de sapin.

Une fois qu'elle venait ainsi chez son frère à l'improviste, la dépêche annonçant son arrivée causa un certain émoi. Mal adressé par une petite station intermédiaire, le télégramme contenait ces seuls mots : « Philémon 22, Sophie. » On se creusait la tête pour savoir à quel Philémon faire parvenir cet avis lorsqu'un rayon de lumière se fit et le pasteur ouvrant sa Bible à l'épître de Paul à Philémon y lut ceci : « Je te prie de me préparer un logement. » Le soir même notre diaconesse arrivait radieuse.

La charge de sœur supérieure était lourde et difficile ; de toutes les stations, de tous les hôpitaux, de chaque établissement où travaillait l'une ou l'autre sœur, s'il y surgissait une complication quelconque, morale ou matérielle, c'était toujours à elle qu'on avait recours. Les lettres, les dépêches pleuvaient parfois. « J'ai là, disait un jour sœur Sophie, j'ai là six lettres sur ma table, qui, toutes, contiennent un sujet de préoccupation ou de souci ! » Comment faire face à tout ? comment débrouiller les situations compliquées ? comment fournir des forces

supplémentaires là où on en manquait, lorsque partout on demandait de l'aide ? Dans son angoisse, dans ses combats elle n'avait pour lutter que deux seules armes, mais ces armes étaient toutes-puissantes, c'étaient l'amour et la prière.

Si nous écoutions maintenant les divers témoignages des sœurs, nous pourrions nous convaincre de quelle bénédiction a été envers toutes, le ministère de cette mère tant regrettée : Une jeune fille entraînait dans l'œuvre, sans se rendre compte du sérieux de la tâche entreprise et y apportait un esprit de légèreté et de mondanité, sœur Sophie la faisait venir auprès d'elle, lui montrait la sainteté du Dieu qu'elle faisait profession de vouloir servir et la gravité de son engagement. Une autre, au contraire, effrayée, succombant sous une charge au-dessus de ses forces, aurait voulu rejeter ce fardeau et abandonner le travail commencé, la sœur expérimentée qui avait souffert elle-même, savait l'encourager, lui montrer l'honneur, le privilège accordé par le Seigneur à ceux qu'Il appelle à son service et lui parlait de la force donnée par le Maître à ses fidèles ouvriers. Rencontrait-elle sur son chemin quelque sœur âgée, malade, pleurant son activité perdue, elle s'asseyait auprès de la pauvre solitaire, lui disait quelques paroles d'affection, lui glissait dans

la main une fleur, une carte enrichie d'un beau verset et ne la laissait qu'après avoir déposé dans son cœur une semence de paix. Lorsqu'elle traversait les jardins de son pas léger, on la voyait jeter à droite et à gauche des regards rapides pour adresser à celles qu'elle rencontrait un signe de tête encourageant, un sourire aimable, et, partout où elle avait passé, se répandait comme un parfum bien-faisant.

Mais, surchargée d'ouvrage, on pouvait craindre que ses forces s'usassent à la tâche. A quelqu'un qui lui en faisait l'observation, elle répondit :
» Mieux vaut s'user que se rouiller. »

Toujours préoccupée du bien ou du bonheur d'autrui, elle formait bien des projets inspirés par l'affection : ces projets, elle y tenait et mettait tout son cœur à leur exécution. Cependant lorsqu'elle voyait que leur réalisation risquait d'entraîner une âme à écouter la voix de sa Supérieure plutôt que celle de sa conscience, il va sans dire qu'elle faisait taire son désir personnel quoi qu'il pût lui en coûter. Mais du moment où sa fidélité n'était plus en cause, elle n'épargnait ni son temps, ni ses peines, s'il s'agissait de procurer un plaisir à l'une de ses chères filles ! Que de longues veilles elle a passées à écrire des lettres ou de jolies cartes pour

des anniversaires, ce qui ne l'empêchait pas d'être la première le lendemain à la table du déjeuner ou au culte du matin, afin de donner le bon exemple aux plus jeunes !

Sa santé était bonne, grâce à Dieu ; pourtant, à plus d'une reprise, une grave maladie vint l'arrêter dans sa carrière active. Lors d'un séjour qu'elle fit à Neuchâtel, en qualité de directrice de l'hôpital de la ville, de 1870 à 1873, les fatigues exceptionnelles amenées dans nos hôpitaux par le passage des réfugiés et des blessés dans la guerre franco-allemande déterminèrent chez elle une fièvre typhoïde, mais, grâce à Dieu, cette maladie ne lui laissa pas de suites fâcheuses. Plusieurs années après, une pleuropneumonie la conduisit près des portes du tombeau. Cependant Dieu permit qu'elle résistât à toutes ces épreuves et arrivât ainsi aux dernières années du siècle.

Vers cette époque, deux graphologues auxquels on fit voir son écriture déclarèrent tous deux y reconnaître les traits caractéristiques d'une personne surmenée et écrasée par une tâche au-dessus de ses forces. Sœur Sophie n'avait jamais un instant à elle ; on venait la consulter sur toute espèce de sujets ; se levait-elle de sa chaise pour donner un ordre important, elle rencontrait à la porte de sa

chambre quelqu'un qui l'arrêtait, puis au corridor, d'en bas, d'en haut, se croisaient d'autres visiteurs, si bien que parfois elle oubliait au milieu de tant de questions différentes la première chose dont son esprit avait été occupé, ce qui risquait d'amener des mécontentements, de fâcheuses perturbations, à la grande désolation de la pauvre sœur ! Elle succombait sous le faix et, le comité sympathisant à ses soucis, fit son possible pour lui procurer tout de suite une aide efficace en une sœur qui serait attachée à sa personne, la seconderait et travaillerait avec elle. Malheureusement, sœur Alice, ne put, par suite de différentes circonstances, venir à Strasbourg au moment voulu : sœur Sophie resta donc seule à la tête de l'œuvre quelques mois encore. Ce n'est pas que plusieurs des sœurs ne s'efforçassent de la soulager, mais chacune avait ses fonctions déterminées les empêchant de donner tout leur temps à leur mère comme elles l'auraient désiré.

Dans le courant de janvier 1900, une nouvelle, rapide comme un éclair, vint jeter la consternation dans tous les cœurs : sœur Sophie atteinte depuis plusieurs mois d'un mal qu'elle avait tenu secret jusqu'alors, s'était vue, à la fin, forcée d'en parler aux médecins, et ceux-ci effrayés, déclarèrent

urgente une opération très prompte ; on en entendit qui ajoutaient tout bas : « C'est le commencement de la fin ! » Néanmoins, on put croire un certain temps à l'exaucement des prières s'élevant de toutes parts et demandant à Dieu la guérison de cette mère vénérée. Les forces revenaient lentement, mais sûrement, pensait-on. La convalescente put prendre son vol du côté de la Suisse où sa famille heureuse l'accueillait avec bonheur.

Un séjour à Locarno, un autre à Clarens chez un de ses frères, lui permirent d'attendre que la température des montagnes du Jura fût assez adoucie pour venir se blottir dans ce nid des Ponts si aimé. Un léger rhumatisme, croyait-elle, la faisait, il est vrai, un peu souffrir, mais on le ferait bien partir en prenant de l'exercice. La Fontaine, son auteur favori, n'écrivait-il pas : « goutte bien tracassée, est, dit-on, à demi pansée. » « C'est pour me décrocher que je me croche, » répondait-elle en plaisantant à ceux qui lui faisaient remarquer que plus elle se forçait, plus le mal empirait.

Hélas ! le mal fit de rapides progrès ! partie au commencement de juillet pour les montagnes du Val-de-Travers, elle se vit bientôt dans l'impossibilité de continuer ses promenades. Les deux premiers jours à Monlézi elle visita encore les bancs

champêtres peu éloignés de la maison et s'assit sous les grands sapins du pâturage, et ce fut tout. Passé le troisième jour, elle se coucha sur sa chaise longue à l'ombre des frênes de l'avenue ; ses frères, ses neveux étaient heureux de la transporter d'un arbre à l'autre ; on lui faisait une lecture tandis qu'elle contemplait les sombres forêts de la montagne d'en face, les fermes, les prés ensoleillés. A l'heure de la traite, les plus jeunes s'empressaient de lui chercher une bonne tasse de lait chaud. Enfin un jour, le courage lui manqua pour descendre l'escalier et elle resta dans sa chambrette. Entourée de ses bien-aimés, elle respirait l'air vivifiant des hauteurs, mais ses souffrances allaient en augmentant, plus aiguës, plus fréquentes, et l'excellent docteur qui venait la voir de temps en temps de Neuchâtel, demanda qu'elle fût transportée dans un lieu plus accessible, où elle fût plus à portée des secours réclamés par son état. Elle choisit les Ponts. La nuit qui précéda le départ fut très pénible ; le mal intérieur avait amené une crise aiguë et la malade se demandait avec angoisse comment elle pourrait supporter ce long voyage, elle qui souffrait si cruellement dès qu'on la touchait seulement ! Mais le Père n'abandonnait pas son enfant ; il exauça les cris de détresse montant vers

lui en enlevant toute douleur, si bien que ce voyage si redouté au lieu d'être une cause de souffrance, ne fut qu'un délassement pour la malade. Devant la porte du presbytère, son bon docteur la prit dans ses bras et la transporta doucement dans la chambre vaste, claire, où son lit avait été placé et d'où elle put encore longtemps contempler la vallée et ses chers sapins. Nous ne nous arrêterons pas à décrire les détails des mois qui suivirent. Si le Seigneur trouva bon d'affliger sa servante en la frappant si rudement, il ne la laissa pas sans secours ! Pas une plainte, pas un murmure ne s'échappaient de sa bouche : seulement quand la violence du mal dépassait ses forces, elle s'écriait : « Priez pour moi, demandez que ma foi ne défaille pas ! » et, aussitôt la crise passée, elle rendait grâce à Celui qui s'était tenu tout près d'elle pour la fortifier ! Un bienfait de Dieu dont elle fut surtout reconnaissante, furent les bonnes nuits qu'il lui donna dans le temps des douleurs les plus vives.

Les diaconesses du pays et celles venues en Suisse pour leurs vacances ayant appris le triste état de leur Supérieure, vinrent les unes après les autres l'embrasser encore, d'abord à Monlézi, puis aux Ponts, jusqu'à ce que la faiblesse allant en augmentant, on dut interdire ces visites, causes d'émo-

tions toujours renouvelées. Mais elle ne fut pas privée de témoignages d'affection : entourée d'une partie de sa famille, soignée par deux ou trois des gardes-malades les plus expérimentées de la maison des diaconesses, et, dont l'une était son amie intime, visitée journellement par le jeune médecin des Ponts qui apportait toute sa science, tout son cœur à apporter quelque soulagement à celle qu'il apprenait chaque jour davantage à aimer ; car, comme le dit plus tard un des amis de sœur Sophie, pasteur vénéré à Neuchâtel : « Il suffisait de la connaître un peu, pour l'aimer beaucoup. » Elle recevait encore de tous côtés des preuves du plus profond attachement : les fleurs, les fruits, un mets délicat, de jolies cartes, des télégrammes contenant une promesse biblique pleuvaient de toutes parts et lui montraient que son amour lui était rendu avec usure ! Elle aurait désiré répondre à toutes ces preuves d'affection, mais la tâche était au-dessus de ses forces. Elle traça encore ici ou là quelques mots au crayon à l'un ou l'autre de ses amis, et épuisée, à la fin de novembre elle écrivit en différentes fois une lettre collective à toutes les sœurs :

« Vous toutes, mes bien-aimées sœurs, depuis la plus âgée à la plus jeune, je veux vous adresser un adieu, mais aussi un heureux au revoir.

« Combien j'ai été heureuse auprès de vous ! combien je vous ai aimées ! combien je vous aime encore ! oui, c'est pour l'éternité. Et maintenant je crois tout à fait que mon heure est venue de quitter ce monde et de rejoindre mon Sauveur. Mes bien chères sœurs ! je ne puis vous dire ses compassions infinies ! elles m'ont suivie toute ma vie, elles sont allées en augmentant et Il me mène tout doucement et surtout Il m'assure de son *pardon* ; oh ! quelle immense grâce ! et ma vie est plongée dans son sang du jour de ma naissance jusqu'au dernier. Suppliez-le avec moi, qu'Il me conserve cette assurance jusqu'au moment où Il me fermera les yeux. Oh ! que sera-ce de les rouvrir dans l'éternité, d'y rencontrer Jésus le Sauveur, et tous nos bien-aimés.

« Adieu, mes bien-aimées, qu'Il vous bénisse et que nous nous retrouvions toutes auprès de Lui.

« Votre Sophie. »

Elle aurait aimé à reprendre sa tâche, à profiter encore des joies que le Seigneur avait placées sur sa route, mais elle comprit peu à peu n'avoir plus à attendre d'autres joies que celles réservées à ses serviteurs par le divin Maître dans le séjour de la

félicité éternelle. Au milieu du mois d'octobre elle vit clairement son état.

— N'est-ce pas, Monsieur le Docteur, dit-elle un jour à son médecin, il n'y a plus d'espoir ?

— J'en suis si peiné ! ma sœur ! répondit loyalement celui-ci.

Elle ne rechercha plus dès lors d'autre bonheur que la grâce du Sauveur, et cette grâce, elle la possédait ; son âme en était toute pénétrée et son regard la reflétait d'une manière vivante. M. le pasteur Borel-Girard, qui vint la voir à plus d'une reprise, en fut si frappé qu'en sortant d'auprès d'elle il s'écria : « C'est un regard céleste, » et le lendemain il lui écrivait ces vers :

Nous tous qui contemplons la face du Seigneur,
Nous sommes transformés à sa vivante image :
L'œuvre se fait sans bruit au plus profond du cœur,
Les souffrances sur nous mettent comme un nuage,
Mais nos yeux sont tournés vers la porte du ciel,
Et le regard des saints est déjà sur la terre
Le reflet des clartés qu'aucune ombre n'altère....
Oh ! comme il va briller au séjour éternel !

A mesure que l'homme intérieur se renouvelait de jour en jour, l'homme extérieur se détruisait de plus en plus. Aux douleurs aiguës avait succédé

une faiblesse croissante, et pendant plus d'un mois ceux qui entouraient sœur Sophie s'attendirent continuellement à son départ.

Sa foi fut alors mise à une rude épreuve : un état de malaise excessivement pénible, d'angoisse physique extrême l'accablait et elle ne savait pourquoi le Libérateur ne venait pas la chercher ? On l'entendait parfois supplier le Seigneur de lui révéler s'il avait encore quelque chose à lui dire, quelque péché oublié par elle, à lui rappeler ? Mais ces inquiétudes ne duraient pas. Une parole du Sauveur, celle-ci, par exemple : « Tout est accompli ! » suffisait pour dissiper l'obscurité d'un instant. Sa conscience délicate lui rappelait des fautes légères lorsqu'elle était une petite fille ; il y avait entre autres l'histoire d'un certain petit aigle en chocolat qu'elle avait pris en cachette à l'une de ses sœurs. Ce souvenir la remplissait de confusion !

Heureuse celle dont l'âme est assez pure pour qu'après plus d'un demi-siècle, la mémoire d'un bonbon mangé dans son enfance, suffise pour la faire rougir.

Une vive source de jouissance pour la malade était, outre les petits cultes et les entretiens avec son frère, le chant ou la récitation de quelque verset de cantique.

Elle se rappelait tous ceux appris autrefois et les répétait avec ses sœurs. Le dernier jour encore, elle écouta attentivement celui de Malan : « Agneau de Dieu par tes langueurs... » et ces vers, tirés du nouveau recueil des chants de l'Eglise indépendante :

J'attends debout sur la rive,
J'attends debout près du port.
J'attends qu'un esquif arrive
Et me porte à l'autre bord.
Il est vrai que la tempête
Noircit la vague en fureur,
Mais j'entends sur notre tête
Chanter l'ange du Seigneur.

« La fin approche, » dit-elle ce jour-là. Vers le soir, elle s'endormit sans angoisse, doucement, comme un enfant, pour se réveiller là où il n'y a plus de souffrance.

Alors que ses amis prêtaient l'oreille, ne sachant si leur bien-aimée s'était déjà envolée, n'entendait-elle pas alors son Maître lui dire avec amour : « Cela va bien, bonne et fidèle servante, entre dans la joie de ton Seigneur ! »

C'était le 4 janvier 1901, à 11 heures du soir.

Le lundi suivant, dans le temple indépendant des Ponts, un nombreux auditoire, la famille, les

diaconesses accourues en foule des différentes stations du pays et de celles d'Alsace pour rendre un dernier hommage à leur mère vénérée, et les habitants de la paroisse, qui avaient suivi avec un intérêt plein de cœur les progrès de la maladie, écoutèrent dans un religieux recueillement les paroles de MM. les pasteurs Robert-Tissot, de Neuchâtel, Zæslin et Stricker, de Strasbourg et Borel-Girard, de la Chaux-de-Fonds, qui, tous amis personnels de sœur Sophie, s'accordaient dans un même témoignage : « une vie qui, par la grâce et à la gloire du Seigneur, se résumait en trois mots : amour et fidélité dans l'humilité. »

Le long cortège se mit en route pour le champ du repos, les diaconesses en tête entourant pour la dernière fois leur mère chérie ; puis, avant qu'on descendît le cercueil dans la fosse, avant la dernière prière prononcée par M. le pasteur de Coulon, elles chantèrent ce cantique d'adieu :

Wo findet die Seele, die Heimath, die Ruh !

En quel lieu l'âme trouvera-t-elle le repos, la patrie ? La terre ne lui offre aucune place de refuge, où le péché ne puisse l'atteindre ! Non, non, la patrie n'est point ici-bas !

Et les rayons de soleil descendant du ciel bleu caressaient les couronnes et les palmes vertes et répondaient dans leur langage : Non, non, la patrie n'est point ici-bas, elle est là-haut, dans la lumière !

Comme clôture de cette courte notice biographique, quatre lettres de M. Frédéric Godet, écrites à l'occasion de quatre époques importantes de la vie de sœur Sophie de Pury, trouvent ici utilement leur place.

Neuchâtel, Octobre 1856.

C'est une grande joie pour un pasteur que d'être appelé à rendre témoignage à une jeune sœur, telle que M^{lle} Sophie de Pury, qui demande en ce moment l'entrée de l'institution des diaconesses de Strasbourg. Le Seigneur, tout en l'appelant d'une manière si profonde et si décidée à Son service, me semble l'avoir douée pour cela de beaucoup de calme, de fermeté et de persévérance. Autant que je la connais, je crois qu'il y a toujours eu beaucoup de conséquence chrétienne. Je chercherais en vain dans mon souvenir le moindre reproche à adresser à sa conduite extérieure. Quant au cœur, le Seigneur le connaît, et j'espère le connaître aussi un peu et pouvoir dire qu'il est droit devant le Seigneur. J'accompagne de mes vœux les plus profonds les prémices des jeunes Neuchâteloises pour l'œuvre du diaconat, et je prie le Seigneur de répandre de sa propre main le sel sur l'offrande.

F. GODET

Neuchâtel, 30 octobre 1881.

Ma chère sœur,

J'apprends que c'est demain que vous célébrez le vingt-cinquième anniversaire de votre entrée dans la carrière de diaconesse. Ce qui se présentait alors à vous dans l'obscurité de l'avenir, vous pouvez le contempler maintenant, en jetant un regard en arrière, dans la clarté d'un beau passé. Si vous avez été trompée, ça a été en bien. Le Seigneur a été pour vous, et a fait pour vous, plus que tout ce que vous demandiez et pensiez le jour où vous fûtes reçue dans la maison, qui est devenue celle de votre seconde famille. — Que la joie la plus sereine et la plus pure, celle de la reconnaissance, remplisse votre cœur et fasse de ce jour un jour tout éclairé par la douce clarté de l'Etoile du Matin, un prélude de la joie des fidèles servantes à leur entrée dans la maison de leur fidèle et plus fidèle Maître ! Quelle ne serait pas la joie de votre vénérable mère si elle pouvait partager avec vous les douces émotions de ce jour ! Celui qui est venu pour rapprocher et réunir toutes choses, tant celles qui sont au ciel que celles qui sont sur la terre

(Eph. I, 10), saura y pourvoir. Il a donné à Abraham de contempler d'en haut le jour de sa venue sur la terre, Il saura bien donner aussi à une tendre mère, le bonheur de contempler du ciel le jour de la joie de son enfant.

« Réjouissez-vous donc dans le Seigneur, je vous le dis encore : Réjouissez-vous ! » « Le sentier du juste est comme la lumière resplendissante, qui augmente d'éclat jusqu'à ce que le jour soit arrivé à sa perfection. » (Prov. IV, 18.) Que le quart de siècle, qui va succéder à celui qui est maintenant écoulé, réalise en plein cette divine promesse ! « Toutes les promesses de Dieu sont oui en Jésus et amen par Lui. »

Croyez à la respectueuse affection de celui qui fut peut-être le premier confident d'une pensée maintenant déjà devenue une vie ! Ses vœux vous accompagnent dans cette seconde entrée comme ils vous accompagnaient dans la première.

Mes amitiés à tous les cœurs joyeux et aimants qui vous entourent.

Votre dévoué en Christ,

F. GODET

Neuchâtel, 17 décembre 1887.

Ma bien chère Sœur et Amie,

En vous chargeant aujourd'hui de la tâche qu'Il vous confie¹, le Seigneur ne s'en décharge pas lui-même. Il y a entre vous et Lui le même rapport qu'autrefois, quand Il était sur la terre, entre Lui et son Père. Le Père lui montrait l'œuvre qu'Il voulait et faisait, et Jésus, entrant dans la pensée du Père, l'exécutait ici-bas avec Lui pour Lui (Jean v, 19-20). Jésus veut entrer dans la même relation avec vous dans l'accomplissement de la tâche qu'Il nous confie, Il nous le dit Lui-même dans une parole qui est une inépuisable promesse (Jean vi, 57).

Je ne puis que vous souhaiter, dans ce jour, de réaliser dans l'accomplissement de votre mission journalière le contenu de cette parole. Cela exige, en même temps que le revêtement journalier de Christ, un constant dépouillement de soi-même. Vous êtes exercée dès longtemps à ces deux actes qui marchent de pair. Ils vous deviendront plus habituels par l'accroissement de la tâche et de la responsabilité.

¹ Nomination au poste de Sœur Supérieure.

Si Monsieur Hærter, ce vénérable père spirituel était encore là, il vous dirait un mot comme mot d'ordre : servir ! servir en dirigeant, servir en commandant, servir en reprenant.... Le désir de servir et, par là, de sauver, voilà l'âme de la charge que confient les hommes. Cette âme est le souffle de Dieu, la charité qu'inspire l'Esprit.

Oh ! que, comme pour Jésus s'ouvrit le ciel et descendit l'Esprit et retentit intérieurement le témoignage divin, vous aussi vous soyez fortifiée, enrichie, bénie pour le Ministère nouveau que vous allez commencer ! Tout ce que le Seigneur a reçu, Il l'a reçu pour nous en même temps que pour Lui.

Votre bien affectionné,

F. GODET

Neuchâtel, 30 septembre 1900.

Ma chère Demoiselle et Amie,

J'apprends, en arrivant à Neuchâtel, d'une manière plus précise votre état de maladie et de grande souffrance, que je ne connaissais jusqu'ici que d'une manière générale. Ce n'est pas vous qui avez besoin d'être encouragée à souffrir et préparée au départ. Que de fois n'avez-vous pas été restaurée et n'avez-vous pas soutenu d'autres par ces paroles de Jésus : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je suis, celui qui me sert, y sera aussi. » Même en saisissant cette assurance si encourageante, peut-être arrivera-t-il pour vous un moment d'obscurité où, comme le Maître lui-même, vous serez obligée de dire : « Maintenant mon âme est troublée ! » Oh ! qu'alors vous puissiez vous jeter aveuglément comme Lui dans les bras de Sa volonté paternelle et concentrer toute votre angoisse dans ce cri filial : « Père, glorifie *ton nom* ! » Et la réponse d'En-Haut ne tardera pas. Vous recevrez la promesse que, comme Dieu a été glorifié en vous ici-bas, Il le sera encore là-haut (Jean XII, 26-28).

Celui qui jusqu'à la fin restera votre ami, et que, s'il Lui plaît, notre Maître commun ne tardera pas à recevoir aussi là-haut dans Sa grâce immense,

F. GODET

Le départ de cet éminent serviteur de Dieu eut déjà lieu le 31 Octobre, précédant ainsi de deux mois celui de sœur Sophie.
